Le peintre Roger Garin présente son chemin de croix en sept tableaux à l'église Saint-Denys-du-Saint-Sacrement en 2005 lors de la semaine du Marais chrétien à Paris. Sculptures de Xavier Dambrine. © Alain Pinoges/Ciric

L'art

UN CHEMIN DE FOI

La contemplation de la beauté n'est pas un luxe pour les élites : Baudelaire la jugeait vitale pour tous. Trop souvent, l'homme et la femme vivent prisonniers de leurs soucis, en quête seulement de l'utilisable et de l'agréable. Nous avons tous soif d'infini, nous aspirons à dépasser les calculs psychologiques et économiques, pour élever notre cœur dans un élan de gratuité. Un proverbe juif, faisant référence au songe de Jacob, déclare : « *L'homme est une échelle posée sur la terre et touchant le ciel de la tête.* » Il reçoit mission d'exalter la création pour en faire hommage au créateur. Mais quelle exigence ! Nous nous dépêcherons de l'oublier ou de la ranger dans le tiroir des illusions, si personne ne vient nous réveiller. Le concile Vatican II, en octobre 1962, adressa ce message aux artistes : « *Ce monde dans lequel nous vivons a besoin de beauté pour ne pas sombrer dans la désespérance. La beauté, comme la vérité, c'est ce qui met la joie au cœur des hommes, c'est le fruit précieux qui résiste à l'usure du temps, qui unit les générations et les fait communier dans l'admiration.* » Et une préface proclame : « *Nos chants n'ajoutent rien à ce que tu es, mais ils nous rapprochent de toi.* » De même que la diaconie de la pauvreté manifeste le caractère sacramentel du partage des biens entre les frères, de même la diaconie de la beauté atteste la gloire du Père dans la vie de la création. Exposer et expliquer d'authentiques œuvres d'art, c'est inviter aux noces de Cana où, lorsque manque le vin des fêtes terrestres, c'est l'eau baptismale qui nous infuse la foi en la bonté de Dieu révélée par Jésus.
Sans prétendre être complet – rien n'est dit ici ni du théâtre, ni du cinéma –, le dossier qui suit vise à raviver cette aspiration à la beauté qui soutient et exalte notre foi.

Dossier réalisé par Patrice Maincent et Jean-louis Paccoud

L'APPORT

de ***Emmanuel Godo***,
écrivain et professeur de littérature au lycée Henri-IV à Paris

Des livres pour nous mettre en chemin

Si l'on définit la littérature sous ses diverses formes – la poésie notamment – comme l'art du langage, on admettra le rôle irremplaçable des livres. Emmanuel Godo, qui enseigne la littérature et la pratique lui-même comme auteur, nous en fait comprendre ici la dimension spirituelle, dans laquelle le lecteur croyant peut interroger et nourrir sa foi.

En quoi le travail des écrivains peut-il être un formidable levier spirituel ? En quoi certains livres sont-ils révélateurs de la promesse et de la vocation de l'homme à penser son destin comme projet divin ? En quoi la lecture peut-elle être une expérience du sacré ? Les réflexions qui vont suivre aimeraient parcourir ces questions qui animent mon propre travail d'écriture depuis plus de vingt ans.

La littérature : simple distraction ?

Il arrive que la littérature soit le nom de ce qu'il y a de plus volatile et d'insignifiant : effets de mode, assujettissement de la création à des logiques marchandes, recherche de l'ivresse éphémère du divertissement. À ce stade, la littérature est une petite partie de cette machine à engourdir les consciences et à décerveler les hommes qu'on nomme, depuis Guy Debord, la société du spectacle. Elle nous caresse, alors, dans le sens de nos torpeurs et nous raconte de fausses histoires de vie, simplifiant à outrance ce qu'est l'homme, ne présentant de lui que des caricatures : du pathos, de la sentimentalité mièvre, de l'ultra-violence, de l'héroïsme benêt. Les slogans sont racoleurs et promettent des baumes faciles à nos douleurs : ce que les Anglo-Saxons appellent de l'*entertainment*, de la distraction qui nous entraîne dans un flux artificiel nous détournant du face-à-face nécessaire avec nos ombres et nos complexités intérieures.

Si elle n'est que cela, la littérature est plutôt un obstacle à la vie spirituelle en ce qu'elle contribue à nous excentrer de nous-mêmes, à nous priver des voies d'accès à ce fragment du royaume, cette voix et cette lumière qui, en nous, ne demandent qu'à être explorées.

« Ouvrir un livre, c'est faire taire la rumeur du monde »

Heureusement la littérature n'est pas qu'une fabrique de griseries superficielles. Elle est l'écho de la patience des hommes, de leur volonté de comprendre le mystère de leur existence, cet entrelacs paradoxal de joies et de souffrances, de convictions et de doutes, de confiances et de révoltes, de paroles et de silences. Dans son roman *La Partition intérieure* (2017), Réginald Gaillard fait dire à son personnage de Jean, prêtre dans un village du Jura : « *Faire chair avec le temps du Christ, qui n'a ni passé ni futur, qui n'est que présent ou infini, ce qui est peut-être la même chose, n'advient que le temps d'une fulgurance poétique ou mystique, brefs instants de lucidité où tout semble simple et possible. Mais il faut s'y résigner : la lourdeur de nos corps et la faiblesse de nos langues écrasent ces instants* » (Éd. du Rocher, p. 114-115).

Ouvrir un livre, c'est faire taire la rumeur du monde, entrer dans une paix qui peut être orageuse mais qui nous raccorde à des forces que la vie en société, telle que nous l'avons organisée, a tendance à faire sommeiller – comme si elle avait peur de leur jaillissement incontrôlable. De ce point de vue, le diagnostic de Bernanos dans *La France contre les robots* (1946) n'a pas une ride : « *On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure.* »

Prendre le langage à bras-le-corps

L'un des marqueurs les plus nets de cette conspiration réside dans l'appauvrissement du langage : nous sommes privés, si l'on n'y prend garde, des mots pour dire notre richesse intérieure. Le tour de passe-passe est effrayant : moins l'on a de mots, moins l'on voit de choses, plus on se croit vide et sans substance, moins la rencontre avec la parole en nous peut avoir de chance d'avoir lieu. Comme l'écrit Joseph de Maistre : « *L'homme n'étant qu'une parole animée, la dégradation de la parole s'est présentée à nous, non comme le signe de la dégradation humaine, mais comme cette dégradation même* » (*Les Soirées de Saint-Pétersbourg*).

© ALAIN PINOGES/CIRIC

L'écrivain, par sa lutte pour dire ce qui échappe au langage ordinaire, pour maintenir vivace en nous le feu de la parole, fait œuvre essentielle : il prend les mots bafoués, humiliés, appauvris jusqu'à la corde et il en refait une langue capable de dire notre destinée d'homme, avec sa dignité, sa précarité, ses lumières et ses ombres mêlées. Et sa soif d'absolu, son désir de ne pas laisser nos vies être recouvertes par les contingences, les mesquineries de toutes sortes, les vanités. Comme il nous paraît nécessaire, en ces temps de disette morale, ce mot d'ordre de Saint-Exupéry rédigé en 1943 : « *Rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien* […]. *On ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous ! On ne peut plus ! On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour* » (*Lettre au général X*).

« L'expérience d'une fraternité inespérée »

Comme l'écrit Victor Hugo, « *chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière* » (*Les Contemplations*) et les écrivains sont des témoins précieux de ce cheminement, de ce voyage au bout de la nuit : la nuit est si épaisse ! Nous avons besoin d'être étrillés, ébroués, confrontés à des paroles fortes qui nous réveillent de nos sommeils de mort. Les livres sont là pour nous mettre en mesure d'accomplir notre vocation de veille et d'espérance en prenant notre part du labeur. Car, comme l'écrit Patrice de La Tour du Pin, « *Tous les pays qui n'ont plus de légende/Seront condamnés à mourir de froid…* » (*La Quête de joie*). La joie que nous portons est d'autant plus belle et rayonnante qu'elle s'est confrontée à la nuit.

À ceux qui ne savent pas ce qu'est la foi et qui, même, ignorent qu'ils l'ont, les livres sont là pour témoigner que le néant n'a pas le dernier mot. Tout écrivain, même le plus incroyant, même le plus désespéré, affirme, par le geste même de l'écriture, qu'il a foi dans le pouvoir des mots, dans leur capacité à transformer les esprits et les cœurs, les ouvrir à plus de mansuétude, de miséricorde, d'attention pour leurs frères en souffrance et en humanité. Dans l'acte de lecture, s'accomplit une forme d'ouverture où nous faisons l'expérience d'une fraternité inespérée, parfois même sans nous en rendre compte. Là, dans la solitude et le silence, libéré des carcans qui pèsent trop puissamment sur nous, nous aimons notre prochain comme nous-mêmes et nous rendons compte que c'est la source de la plus grande joie.

Toute la question est de savoir comment l'on peut importer dans le monde les fruits de cette expérience. Chacun, à notre mesure, nous le tentons, tant bien que mal. Il nous faut pour cela refermer le livre pour faire de nouveau l'épreuve de l'autre, de nos clôtures respectives, de nos mots toujours trop lourds. Et comme l'écrit André Suarès : « *J'ouvre les livres pour apprendre, je les referme pour vivre.* » ■

Derniers ouvrages parus d'Emmanuell Godo : *Léon Bloy, écrivain légendaire* (Éd. du Cerf) et *Ne fuis pas ta tristesse* (Éd. Salvator).
Site : www.emmanuel-godo.com

“ Nous avons besoin d'être confrontés à des paroles fortes qui nous réveillent de nos sommeils de mort. Les livres sont là pour nous mettre en mesure d'accomplir notre vocation d'espérance. À ceux qui ne savent pas ce qu'est la foi , les livres sont là pour témoigner que le néant n'a pas le dernier mot…

L'APPORT

de ***François Boespflug***,
professeur émérite de la faculté de théologie catholique
de l'université de Strasbourg

Le rôle des images peintes dans l'évangélisation

François Boespflug est professeur émérite de la faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg et auteur de *Dieu et ses images. Une histoire de l'Éternel dans l'art.* Il nous expose les fonctions des images dans la transmission de la foi.

Les images peuvent-elles aider à la transmission de la foi ? La plupart des religions répondent par l'affirmative et laissent libre cours à la créativité artistique, quitte à l'encadrer ici ou là. Tel l'hindouisme, l'une des plus anciennes, où les images des dieux pullulent. Le christianisme n'en a pas été convaincu tout de suite – les deux premiers siècles de son histoire sont sans images – ni partout, ni toujours – les communautés issues de la Réforme, surtout les calvinistes, sont d'avis qu'il est préférable de s'en passer ; le catholicisme lui-même succombe parfois à la fascination du mur vide : à preuve, les deux dernières cathédrales construites en France. Judaïsme et islam ont un rapport très restrictif aux images religieuses et ne leur font quasiment aucune place.

Mais la vie au XXIe siècle brouille les cartes dans la mesure où elle soumet tout un chacun à un bombardement quotidien d'images, du fait de l'accès plus facile que jamais à des millions d'images par le Wi-fi, sans parler de la télé, des DVD, du cinéma, des magazines, des affiches publicitaires, etc. La question se pose dès lors aux parents, aux éducateurs et aux enseignants, mais aussi aux témoins de la foi, aux catéchistes, aux prêtres et aux diacres, de savoir s'il convient de confier des missions aux images : quelles missions, et à quelles images, quand il s'agit de transmettre l'Évangile, de nourrir la foi, l'espérance et la charité ? Pour le dire en bref, les témoins de l'Évangile, plus que jamais, gagnent à recourir aux services des images, à condition d'apprendre à les sélectionner et à les commenter, et d'encourager tous ceux dont ils se sentent responsables à les regarder, à les parler, voire à les fréquenter durablement et à les aimer.

Première étape : choisir les images

Le témoin de la foi doit s'aiguiser l'œil et apprendre à trier parmi les images celles qui sont « inspirées » et présentent trois caractéristiques : d'être lisibles, belles, et réjouissantes ou du moins stimulantes, ou, si l'on préfère, nourrissantes pour les croyants. Or il n'y a pas trente-six sources de l'Évangile, mais une seule : la parole de Dieu consignée dans la Bible. Ce livre humano-divin par excellence a déclenché la création d'une quantité inouïe d'images. Toutes ne sont pas admirables, tant s'en faut, certaines sont stéréotypées, infantilisantes, mais beaucoup sont toniques et méritent une visite prolongée. C'est dans ce trésor que le témoin de la foi puisera en priorité, en privilégiant celles dont on perçoit quel est le sujet, sans avoir à se triturer les méninges pour comprendre à quel moment de l'Histoire sainte ou à quel aspect de la foi l'artiste renvoie. Une des missions que l'on doit assigner aux images, si elles doivent remplir un rôle dans la transmission de la Bonne Nouvelle, c'est de parler « de la foi à la foi », de provenir d'elle (il est possible de sentir si au départ le cœur y est, si un tableau est porté par les convictions profondes de l'artiste et/ou de son milieu) et de l'éveiller ou de la réchauffer chez ceux qui les regardent. L'esprit du croyant a besoin de comprendre, il les faut donc lisibles – il n'y a rien à attendre de celles qui excellent dans l'opacité ou la provocation. De même, comme l'admiration accompagnée de gratitude est connaturelle à l'acte de foi, il faut que les images à utiliser

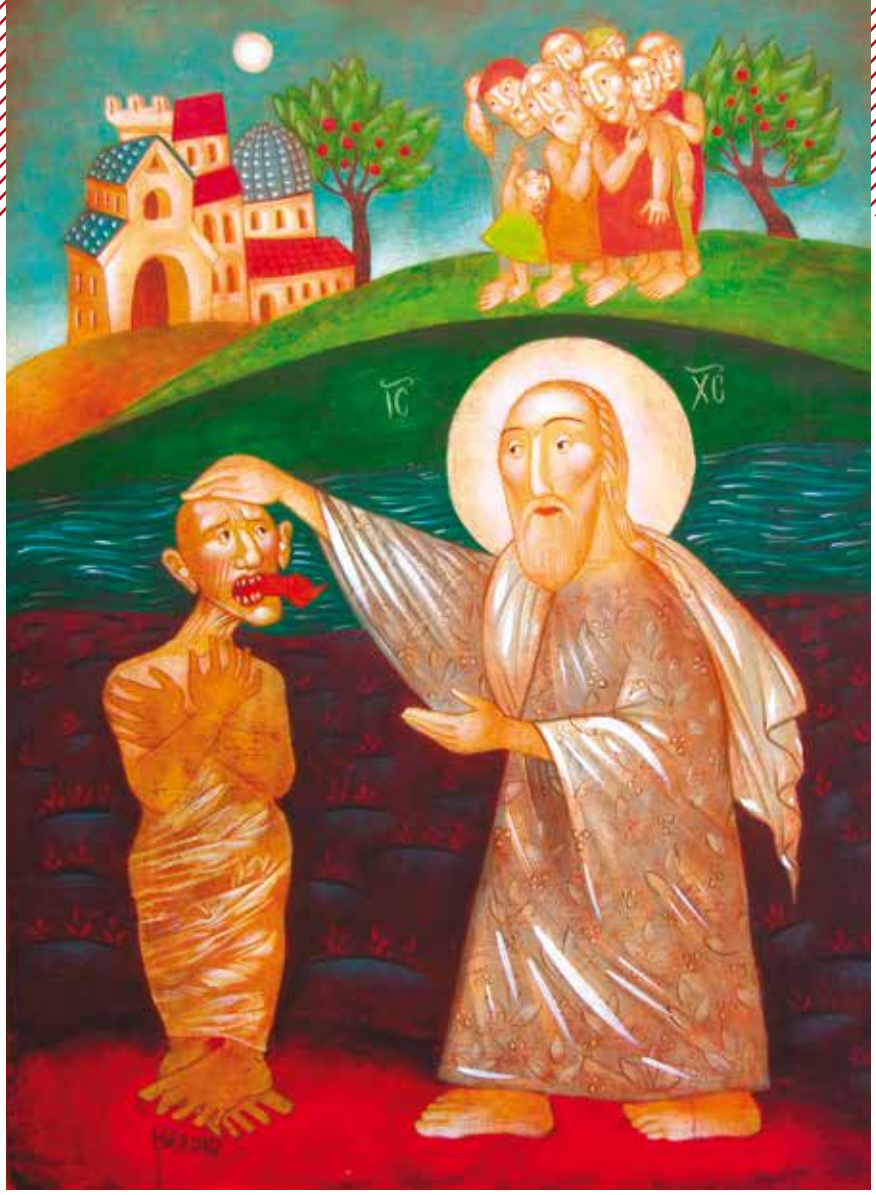
© ALAIN PINOGES/CIRIC

Exposition *Jésus et l'humanité* à Paris en 2000.

soient belles, même quand elles sont consacrées à des sujets graves voire cruels – *Le Massacre des innocents* de Nicolas Poussin actuellement exposé à Chantilly est un tableau d'une grande beauté parce qu'il est d'une grande vérité et d'une grande bonté grave ; tout cela va ensemble. En réalité, plus encore que de beauté, c'est de vérité, de dignité, de densité qu'il s'agit ici, ce qui écarte les images bâclées, teintées de mépris et incapables de laisser transparaître la dignité des humains créés à l'image de Dieu et porteurs d'une vocation divine, même là où abondent l'échec, le péché et la perdition : le style, la tournure d'une œuvre doivent le faire pressentir, faute de quoi elle n'a pas sa place dans la transmission de la foi.

Deuxième étape : délier les langues

Une œuvre d'art visuelle, bien que silencieuse, est faite pour être parlée. Il convient de ne pas se laisser embobiner par les artistes ou certains intellectuels qui prétendent qu'une peinture n'aurait nul besoin de mots pour être comprise et que les iconographes et autres spécialistes de l'histoire de l'art, au fond, ne serviraient à rien. C'est une ânerie, les pédagogues le savent bien. La meilleure définition de l'homme, à en croire les anthropologues, est « *l'animal qui fait des images – aucune autre espèce vivante n'en fait – et les commente* ». Si les images ont un rôle à jouer dans la « vie théologale » – celle que procurent la foi, la charité et l'espérance –, c'est précisément parce qu'elles remettent en branle le pouvoir de dire : Celui-ci recouvre une énergie phénoménale, souple, mobile, qui fait qu'un humain, devant le spectacle de la nature, des événements ou celui des œuvres d'art, commence, avant même de prendre la parole, par se parler, par écouter en soi le murmure de la réflexion réactive, les premiers mouvements émotionnels, ceux du dégoût ou du désir ou de la gratitude. Or cette source risque sans cesse d'être muselée – par paresse, peur, censure. Les transmetteurs d'Évangile n'ont à pactiser ni avec la défiance pour les images, ni avec la peur d'avoir à dire. Ils ont, entre autres responsabilités, celle d'encourager leurs auditoires à apprendre à regarder puis à laisser monter des mots et à échanger devant les œuvres d'art ou leurs reproductions. Cette tâche relève de la maïeutique, du savoir-faire de la sage-femme, qui dispose les humains, potentiellement tous « gros de paroles », à accoucher. Ce n'est pas rien, c'est parfois pénible, voire douloureux. Mais c'est capital. L'acte de foi aussi relève de la naissance, et demande une prise de parole.



La Guérison du sourd-muet par Julia Stankova.

La guérison du sourd-muet

Pour être convaincant sur ce terrain, un bon moyen est de prendre soi-même la parole et de faire part de ses découvertes heureuses. C'est ce qui m'est arrivé récemment. Par Internet, j'ai eu connaissance d'œuvres d'art dont je n'avais jamais entendu parler, et dont la nouveauté, la force, la fraîcheur, m'ont donné envie d'en savoir plus. J'ai pu remonter jusqu'à leur créateur : une femme bulgare, Julia Stankova, qui fut active comme ingénieur des mines jusqu'à la chute du mur de Berlin (1991) et s'est inscrite alors, puisque cela redevenait autorisé, à la faculté de théologie de Sofia pour se consacrer à la peinture d'icônes, dans un style renouvelé, qui représente lui aussi une prise de parole. Le lecteur en jugera sur *Saint Pierre sauvé des eaux*, que j'ai longuement commenté dans un récent numéro de la revue *Enseignement catholique actualités*[1]. Ou bien sur un autre tableau de la même artiste, ici reproduit, plus en rapport avec ce qui vient d'être dit, *La Guérison du sourd-muet*. Quelle mission confier aux images ? Entre autres, celle de contribuer à délier les langues… ■

François Boespflug est l'auteur de *Dieu et ses images. Une histoire de l'Éternel dans l'art* (3e éd.), Paris, Bayard, 2017, avec une préface du cardinal Ravasi.

1. Fr. Boespflug, « Pierre sauvé de la noyade » [sur une œuvre de Julia Stankova], *Enseignement catholique actualités*, n° 376, février- mars 2017, p. 44-45.

L'EXPÉRIENCE

de ***Anne da Rocha***,
responsable de la commission d'art sacré du diocèse de Lille

Anne da Rocha, responsable de la commission d'art sacré du diocèse de Lille, encadre des ateliers de création. À travers l'élaboration et la réalisation de projets artistiques, les participants témoignent souvent avec force et émotion de leurs convictions personnelles et religieuses. Entretien.

Des ateliers de création, c'est « découvrir les visages du Christ »

C'est un film diffusé en 2016 par la chaîne KTO qui nous amène à vous rencontrer. Racontez-nous cette merveilleuse aventure qu'a été Six compagnons sur les pas de Jésus.

Il y a deux ans, à la demande du père Thierry Vandemoortele, nous avons créé un chemin de croix avec des enfants. J'avais rassemblé dans un dossier des œuvres diverses consacrées à chaque station. Après avoir fait leurs choix, les enfants avaient dessiné, puis peint de véritables tableaux, très expressifs. Nous les avons exposés à La Passerelle, un lieu œcuménique situé en plein cœur d'Euralille, lieu de passage très fréquenté entre les deux gares.

L'année suivante, à la demande de Myriam Jaupitre, responsable de la maison d'Église Marthe et Marie, j'ai lancé, avec Gil Dara, conseiller technique à l'évêché, un atelier de création. Six personnes en situation de handicap nous ont rejoints. Ce fut encore un chantier d'une année entière. D'abord il a fallu monter le projet, mobiliser le groupe, fournir le matériel. Chacun a pu donner le meilleur de lui-même et s'exprimer malgré ses fragilités. Le film qui raconte toute cette histoire est visible sur You Yube : *Six compagnons sur les pas de Jésus*.

Cette année, nous participons à la préparation de la grande fête du diocèse, Pentecôte 2018, où seront célébrées plusieurs centaines de confirmations, sous la voûte du Zénith, la grande salle de spectacle de notre ville.

Là, on n'est plus dans des chemins de croix. Quel est plus précisément votre projet ?

La Pentecôte, c'est la venue de l'Esprit, comme des langues de feu qui se posent sur les Apôtres. J'ai consulté le livre de Michel Pastoureau, *Rouge. Histoire d'une couleur* (Éd. Seuil, Paris, 2016). L'auteur y analyse la richesse de sens de cette couleur. Le rouge, c'est le sang de la Passion, mais c'est aussi la caritas dans toute son intensité : l'amour de Dieu pour nous et l'amour des frères les uns pour les autres. Un artiste du XXe siècle, Yves Klein, montre bien qu'une flamme n'est pas seulement rouge. Quand on prend le temps de l'observer, on y voit du bleu, du rose, du doré aussi dans les étincelles. Ce thème du feu, avec sa gamme chromatique, sera repris comme motif principal dans la création du mobilier liturgique et du décor de Pentecôte 2018 : un autel, un ambon, une croix et six grandes bannières de plus de dix mètres. Trente personnes au moins, des résidents des établissements publics de santé mentale d'Armentières, Bailleul et Saint-André, avec les six compagnons de Marthe et Marie, réaliseront ce mobilier et ces décors.

Quelle place donnez-vous à l'art dans ce projet ?

Nous nous inspirons de ce qu'ont réalisé d'autres artistes, de leurs techniques. Par exemple, parmi les six compagnons, il y avait Guy qui, en regardant des œuvres de Jérôme Bosch et Ernest Pignon-Ernest, a tracé les visages

des personnages du chemin de croix. D'autres ont tracé des chemins de couleur en roulant avec leur fauteuil dans la peinture. Quant à nous, les accompagnateurs, nous nous gardons bien de tenir le pinceau à la place de nos artistes ; nous sommes au service et, tout au long de ce parcours, nous découvrons grâce à ces personnes les divers visages du Christ lui-même. Oui, les personnes en situation de handicap nous parlent du Christ, elles ravivent notre foi. Dans leur fragilité, ces artistes sont des prophètes, et le caractère très expressif de leurs réalisations témoigne de leur grande proximité avec le Christ.

Après le 20 mai 2018, ce sera fini ?

Comme nous l'avions fait en 2016, nous avons fait appel à un cinéaste, Thomas Kimmerlin, et à un photographe, Gautier Deblonde, pour témoigner. La chaîne KTO est intéressée par la diffusion du film. Il faudra faire connaître ce travail. Nous espérons que d'autres projets nous permettront de rejoindre ceux qui sont en marge de nos communautés paroissiales, en périphérie… ■

Propos recueillis par Patrice Maincent

Narthex : un site d'actualité et de réflexion autour du lien entre l'art et la spiritualité

Née en 2009, la revue numérique *Narthex* est intégrée au département d'art sacré de la Conférence des évêques de France et se veut lieu de dialogue entre l'Église et la société par l'art. Présentation avec Laura Hamant, coordinatrice éditoriale.

Le mot « narthex », originaire du grec ancien, désigne le portique d'entrée présent dans certaines églises ; le narthex est le lieu de transition entre espace « profane » et espace sacré, entre l'agitation du monde extérieur et la quiétude et le recueillement qu'appelle l'espace intérieur du lieu de culte.
Cette notion de seuil est précisément l'essence de la revue numérique *Narthex* : elle se veut être un espace de dialogue entre la société et l'Église à travers l'art.
Elle a pour mission d'assurer la présence sur internet de l'Église catholique de France dans le domaine de l'art et du patrimoine.
Narthex invite le lecteur à s'interroger sur sa propre spiritualité à travers les œuvres.
Pour cela, elle sélectionne et relaye l'actualité des arts plastiques, de la musique et du spectacle vivant, en France et dans les pays voisins.
Elle met également en lumière le patrimoine religieux et la création contemporaine et propose des réflexions sur l'expérience sensible vécue à travers les œuvres, sur le sens des images dans l'art ou encore sur le lien entre la création artistique et la liturgie.
N'hésitez pas à lire et à partager le site de *Narthex* : *www.narthex.fr*
Nous vous recommandons vivement de vous inscrire à la newsletter, pour recevoir deux fois par mois dans votre boîte e-mail les dernières nouveautés de Narthex !

Laura Hamant
Coordinatrice éditoriale de Narthex

LE PORTRAIT

de ***Colette Nys-Mazure***,
écrivain belge

Colette Nys-Mazure ou l'attention vive

Nous empruntons ce titre à un récent ouvrage, publié cette année sous la direction d'Anne Prouteau aux éditions Salvator, et qui présente les différents visages de cette poétesse contemporaine aux œuvres nombreuses. Patrice Maincent est allé à sa rencontre chez elle, en Belgique.

La frontière franco-belge à peine franchie, vous tournez à droite, puis c'est tout droit, mais c'est Tournai… La maison est simple, une dame élégante et discrète vous ouvre la porte et vous fait entrer dans une petite salle, mi-salon, mi-bureau. Vous vous retrouvez seul pendant quelques minutes. Et puis la dame, sourire poli mais chaleureux, vous apporte café et tarte au sucre : préalable belge à toute conversation sérieuse ! Mais au sourire paisible s'ajoute maintenant un regard droit, lumineux, qui vous emmène hors de toute frontière : Colette Nys-Mazure donne d'emblée toute sa mesure !

Mesure n'est pas démesure : les mots sont là tout simplement pour dire le monde, car le seul fait d'exister est une merveille : « *Au commencement,*
L'étonnement de vivre,
L'intarissable surprise
D'être au monde. »

À la racine de ce consentement à la vie, la disparition brutale des deux parents, quand Colette avait 7 ans. Réaction paradoxale direz-vous, mais c'est que la mort, qui est objectivement une horreur, est rattrapée par l'amour qui, dans les personnes de l'oncle et de la tante, puis d'une religieuse toujours attentive, va permettre à Colette de construire sa vie.

© FRANÇOISE LISON-LEROY

> **Les mots nous disent plus que les mots, ils nous ouvrent toujours un arrière-pays.**

« Un poète, c'est quelqu'un par qui chante le monde »

Une vie vouée aux mots. Les mots en eux-mêmes d'abord : goût de miel des mots premiers, essayés, osés – comme le mot « césarienne » prononcé maintes fois par le père vétérinaire : l'entrée gaillarde de César s'attendrissait en ienne comme méridienne, antienne pour la petite Colette qui s'endormait en répétant le mot dont elle ne connaissait pas le sens. Mais ensuite, les mots qui disent le monde : « *Un poète, c'est quelqu'un par qui chante le monde* », répétait la religieuse à son élève qui réussissait bien ses rédactions ! Enfin, des mots pour tenter d'ouvrir l'au-delà du monde, et la question de Dieu parcourra sans cesse l'œuvre de notre poète : « *Les mots nous disent plus que les mots*, affirme mon interlocutrice, *ils nous ouvrent toujours un arrière-pays.* » En même temps, le passage par le langage confirme l'incarnation, et Colette me confie : « *Je ne crois qu'à une religion incarnée.* »

Une religion qui célèbre, une poésie qui chante la beauté du monde. Certes, Colette ne nie pas « *cette part d'ombre en moi, qui ne m'appartient pas* » : nous sommes tous attirés par le Mal, mais, en même temps, « *la vie est plus forte que tout, la mort n'a pas le dernier mot* ».

« Aucun jour ne se déroule sans une ligne écrite »

Il faut quand même travailler beaucoup pour s'ajuster ainsi au monde, et Colette avoue ne pas ménager sa peine : « *Chaque matin, avec mon mari nous lisons une page d'évangile, ensuite je passe à l'écriture ; aucun jour ne se déroule sans une ligne écrite.* » Travail solitaire ? Oui, mais en même temps, quelle ouverture aux autres chez cette femme ! Colette revient de Douai où elle a lu, dans le cadre du festival d'art sacré, son livre à partir du tableau *Le reniement de saint Pierre*, du *Pensionnaire de Saraceni* (Éd. Invenit). Son année sera aussi ponctuée de conférences à travers l'Europe et, surtout, d'ateliers d'écriture qu'elle prépare avec minutie et qui ajoutent sur son parcours de multiples témoignages de redémarrages, de renaissances, aussi bien pour des professionnels en mal d'épanouissement que pour des « paumés » de toutes sortes, que la saveur des mots remet debout. Tout émue, Colette me montre, couvert de remerciements manuscrits, un exemplaire de son livre *L'Envers et l'Endroit*, résultat d'une expérience collective vécue il y a quelques années, à la demande de Lire, Écrire, Compter, au château d'Angers et au musée Lurçat. Vraiment, je ne pensais pas qu'en étant reçu par cette dame toute discrète dans cette maison tranquille, je ressortirais non seulement entouré du pépiement de tous les mots qui disent le monde, mais aussi salué, par le biais des livres, par tous ces frères et sœurs en humanité, avec qui Colette entretient un dialogue constant.

Patrice Maincent

Pour en savoir plus :
www.colettenysmazure.be

PIERRE BENOÎT

Les chrétiens et les musiques actuelles

Éd. des Béatitudes, 2010

Pierre benoît, diacre permanent du diocèse de Lyon, nous offre une réflexion incontournable qui rejoint le problème de l'inculturation chrétienne dans le monde actuel : on constate que les jeunes se font rares parmi nos assemblées dominicales attachées à un répertoire musical daté. Faut-il adopter les musiques actuelles afin de les inviter à célébrer et prier dans le style qu'ils aiment ?

L'auteur commence par une revue des chanteurs-compositeurs chrétiens de la fin du XXe siècle, puis il se livre à une enquête très informée à propos des divers styles musicaux qui motivent la jeunesse. La musique rock suscite des réserves dans la mesure où elle dépasse l'équilibre nécessaire au recueillement : excès émotionnel, excès corporel et sensuel, excès d'intensité sonore, sans oublier qu'elle se veut contestataire, tout en étant très liée au système commercial du show-business.

En 2001, le cardinal Joseph Ratzinger a publié un livre, *L'esprit de la liturgie*, dans lequel il dénombre trois défis pour la musique sacrée : préserver l'universalité, éviter la soumission aux standards commerciaux avec l'illusion qu'ils sont populaires, éviter ce qui conduit à la transe : « *L'alternative entre musique "spirituelle" et musique "sensuelle" traverse toute l'histoire de la religion et se pose encore à nous.… L'Esprit Saint qui conduit au Logos suscite une musique qui élève le cœur – le "sursum corda" de la liturgie. Loin de la dissolution dans l'ivresse informe ou la pure sensualité, c'est l'intégration de l'homme tout entier dans ce qui l'élève qui forme le critère d'une musique selon le Logos.* »

Contrairement au bruit qui pousse à s'extérioriser, la musique, conjuguée avec le silence, mène à l'intériorisation, au recueillement, à l'adoration de Dieu qui vient demeurer en chacun de nous.

C'est l'Esprit Saint qui inspire les artistes sacrés, à commencer par David. Il fait toutes choses nouvelles et crée la communion de l'assemblée. La liturgie doit par nature relier entre elles les générations présentes et pour cela soigner la qualité des textes, le respect du rituel et disposer à une prière authentiquement ecclésiale qui favorise la participation active des fidèles. Outre les liturgies, il faut souligner l'intérêt des concerts-spectacles qui rassemblent un public varié pour une première évangélisation.

Ils inspirent la grâce de se découvrir aimé par Dieu : l'amour s'y manifeste dans la subjectivité avec l'enjeu que nos contemporains soient rejoints dans leur intelligence et dans leur cœur. Les analyses très fines de Pierre Benoît nous rappellent qu'une musique chrétienne doit être structurante : elle mobilise la sensibilité et l'éduque en la portant à la prière ; sachant que l'expérience spirituelle passe aussi par le silence qui nous met en présence de Dieu.

Jean-Louis Paccoud

L'EXPÉRIENCE

de ***Cédric Chanot***, musicien

Des notes en volutes pour le Seigneur

Cédric Chanot s'est installé en Moselle, il y a vingt-cinq ans. D'abord musicien, il a rangé son violon-alto pour travailler dans l'édition, notamment pour les ouvrages chrétiens chez Artège et pour le mensuel *Parole et Prière*. Ordonné diacre en 2016, il a reçu mission de soutenir les groupes musicaux formés par les jeunes chrétiens pour contribuer à l'action liturgique.

« *Quand je serai plus grand, je ferai de la musique pour le Seigneur !* » Une phrase ayant jailli spontanément, surprenante dans la bouche d'un enfant de 10 ans au cours du repas de sa profession de foi et qui a commencé le violon depuis seulement quelques mois. Pourtant, cet enfant s'est battu pour réussir et il est devenu altiste professionnel. Je ne vais pas vous fatiguer avec mon CV et le parcours du combattant pour décrocher certains diplômes. Retenons que tout ce que l'on obtient par la sueur, on peut en être davantage fier ! Aujourd'hui, je ne suis plus musicien professionnel, mais je n'en suis ni malheureux ni triste : j'ai été exaucé en ayant pu jouer les *Passions* et la *Messe en si* de Bach, les symphonies de Beethoven sur instruments « d'époque » et en ayant pu descendre dans la fosse de l'opéra ! Aujourd'hui, la parole de l'enfant s'est réalisée : je prends mon instrument pour les messes et les veillées de prières, et cela me réjouit. Les canards ne me font plus peur et je joue pour la gloire de Dieu.

La gloire de Dieu… deux fois

Mon plus grand bonheur était de jouer pendant l'offertoire. Des musiques improvisées ou des chants en version instrumentale avec d'autres musiciens. C'est une possibilité donnée d'offrir ce que l'on est, ce que l'on a.

À la fin d'un temps de prière, je suis comblé lorsque l'on me dit : « *Votre instrument, votre musique, ça aide*

tellement à prier ! C'est comme l'encens qui fait monter nos prières vers le Seigneur. » Quand on me dit quelque chose de cet ordre, il me semble que la mission est remplie. J'ai œuvré pour la gloire de Dieu par ma musique et une deuxième fois pour sa gloire en favorisant la prière de mes frères et sœurs.

Transmettre

« *C'est vraiment dommage de laisser se perdre un talent, d'autant plus qu'il y a de la demande de la part des jeunes, surtout quand ils reviennent d'un temps fort comme les JMJ ou le pèlerinage à Lourdes ! Il ne faut pas laisser cet enthousiasme retomber.* » Ce sont à peu près les mots de mon évêque avant qu'il me propose comme mission diaconale de m'occuper des jeunes souhaitant s'investir musicalement dans la liturgie.

Ma mission se met en place à l'heure actuelle. Ce n'est donc pas de cette expérience dont je peux vous parler. Cependant, je peux évoquer ce que j'ai déjà transmis et qui me servira dans cette mission. Parce qu'il faut transmettre : ne rien garder pour soi seul de ce qui nous a été donné, ne pas enfouir son talent. Le transmettre, c'est le faire fructifier pour que nos cinq pièces deviennent dix…

S'effacer

Dans notre fraternité des Missionnaires de l'amour de Jésus d'Argancy (57), nous avons les soirées pour les jeunes. Pendant un certain temps, je me suis occupé de la partie musicale du temps de prière : arrangement des partitions pour les instrumentistes présents, répétition, gestion des chants pendant la veillée… Le principal message à faire passer, c'est de susciter et favoriser la prière : ce n'est pas un concert ! On joue pour Jésus, tout doit conduire à Jésus, la musique doit y mener en s'effaçant.

L'école des psaumes

C'est un autre pan de mon expérience, mais cette fois d'un point de vue familial. J'aime beaucoup écrire la mélodie des refrains de psaumes pour la messe dominicale. Ça se limite beaucoup à notre fraternité, mais cela commence à se faire quelquefois sur la paroisse pour ma plus grande joie. Je conçois la mélodie selon les critères suivants : facile à chanter, facile à retenir, sans vocalises, dynamique et rythmée, ou méditative selon les paroles. Ces mélodies de psaumes constituent un véritable tremplin pour certains de mes enfants : ils aiment chanter et ont pris sur eux, sur leur angoisse, pour s'investir et venir chanter le refrain et psalmodier les versets à l'ambon lors des célébrations. Quand un jeune se lance, l'Église gagne un acteur qui pourra faire des émules ! ■